PUBLICATION DE LA SOCIÉTÉ SLAVE DE PARIS.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX

des Slaves de Pologne, de Bohême, de Hongrie et d'Orient.

Prix de chaque numéro isolé . . . . . . 20 cent.
Abonnement à douze numéros pour Paris 1 fr.
Pour la Province l'Étranger . . . . 2 —

ON S'ABONNE :
A la librairie Blosse, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

N. B. Les articles de correspondance, les lettres d'adhésion à la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressées à la rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au directeur-gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7.



5e Numéro. — 1er Novembre 1848.

État de la Révolution dans le monde slave.

Les Slaves arrivent! Au nord, au sud, à l'est, on aperçoit partout flotter leurs étendards, criait il y a quelques jours la vedette allemande, placée au haut de la tour de Saint-Etienne de Vienne : et ce cri terrible est allé roulant d'échos en échos, à travers toute l'Allemagne, jusqu'à la diète épouvantée de Frankfort. Ce cri : *Les Slaves approchent*, dit en effet toute la situation; il équivaut au vers célèbre de notre scène française :

Un grand destin commence, un grand destin s'achève!

L'empire factice des Habsbourg, et son antique annexe, l'Etat non moins factice des Maghyars se débattent dans l'agonie. Ces deux puissances aux éléments si hétérogènes, fondées l'une et l'autre sur l'éternel adage des despotes : *Divide et impera*, voient sortir de leurs débris un empire beaucoup plus unitaire, puisqu'il promet de prendre pour base de sa force toute constitutionnelle la majorité des citoyens, c'est-à-dire l'élément slave.

Il ne nous appartient pas d'apprécier, dans ses tendances non encore manifestées, ce soleil levant de la politique européenne. Quoique nous ne partagions en rien les étranges assertions des journaux de Paris sur le mouvement slave, nous attendrons pour juger Ielatchitj qu'il ait achevé son ouvrage. Notre symbole à nous était déjà formulé avant le combat; aucun triomphe ne pourra le faire changer. Mais nous avons l'espérance que le généralissime illyrien répondra à notre attente, et qu'il consacrera par un noble usage de sa force l'indépendance intérieure de chacune des nationalités slaves, en même temps que leur union fédérale et leur incorporation volontaire dans un empire puissant. Toutefois, trompés par les publicistes allemands et maghyars, la plupart des journaux français soupçonnent Ielatchitj de rêver une restauration des chancelleries des Metternich, et ils espèrent voir, au contraire, une grande et belle république sortir du triomphe des insurgés de Vienne.

La vérité est que toutes ces luttes acharnées des partis, à Vienne et dans les provinces, n'ont absolument pour but aucune forme gouvernementale. Tous les partis sont d'accord à se dire constitutionnels; quant au projet de république autrichienne, personne n'y songe sérieusement. Ceux qui se disent démocrates, comme ceux que l'opinion française appelle des réactionnaires, tous également ne poursuivent qu'une chose : l'émancipation sociale et politique de leur race. Tous sont également patriotes; seulement, pour aucun d'eux, la vraie patrie n'est l'Autriche actuelle. La Bohême, la Hongrie, la Pologne, la Confédération germanique, voilà autant de patries différentes qui se contreminent réciproquement, et qui tendent à s'entre absorber. Si les insurgés viennois l'emportent, ce sera le triomphe du Teuton et de son éternel associé le Maghyar, et la remise des peuples slaves d'Autriche sous un joug, qui, pour être constitutionnel, n'en sera pas moins impitoyable, et d'autant plus lourd qu'il pèsera sur les vaincus de tout le poids de la Confédération germanique entière dans laquelle l'Autriche se fondra irrévocablement, par suite de son impuissance à maîtriser avec ses seules forces l'énorme majorité de sa population slave. Si, au contraire, ce sont les troupes impériales de Bohême et de Moravie, unies à celles d'Ielatchitj, qui rétablissent *l'ordre* à Vienne, alors le double élément teutonique et maghyar se trouvera, par ce fait seul, jeté sous la tutelle du slavisme; et on verra surgir une Autriche nouvelle, qui n'aura plus d'autrichien que le nom.

Ainsi, d'une manière ou d'une autre, l'issue du drame terrible qui se joue en ce moment sur le Danube sera la disparition de l'Autriche ancienne, de l'Autriche des Habsbourg et de M. de Metternich. Ainsi l'Europe cessera bientôt pour toujours d'avoir, comme elle a eu depuis trois mois, le spectacle bizarre du roi de Croatie faisant, par ses lieutenants, une guerre acharnée au roi de Hongrie, sous les yeux de leur commun suzerain, l'empereur d'Autriche, qui ne peut ou qui feint de ne pouvoir pas réussir à les mettre d'accord : et pourtant le roi de Croatie, le roi de Hongrie et l'empereur d'Autriche n'étaient qu'une seule et même personne. Cette longue comédie politique touche à son dénouement. Les questions se sont simplifiées. Dans le débat sanglant qui se vide actuellement à Vienne, il n'y a plus que la cause de la diète de Frankfort et de l'unité alle-

mande, d'un côté, et de l'autre la cause des Slaves de Bohême, de Pologne et de Hongrie. C'est donc la lutte de deux races ; ce n'est pas une guerre de principes, et les vrais réactionnaires ne sont pas là où on le suppose.

Sans doute personne ne peut prévoir d'avance les complications sociales où cette guerre des peuples autrichiens entraînera l'Europe. Sans doute la Russie est debout, menaçante et vengeresse, derrière les camps d'Ielatchitj, et n'attend pour s'élancer sur l'Allemagne que l'issue de la lutte maghyaro-slave. Déjà le tsar a jeté une armée en Moldavie et en Valachie pour y étouffer la révolution roumæne, cette digne alliée du mouvement illyrien. Est-ce là de la part du tsar un premier pas pour remonter le Danube, et pour venir jusqu'à Vienne y proclamer de nouveau l'antique absolutisme? Et, dans cette hypothèse, l'armée d'Ielatchitj ne peut-elle pas devenir une simple avant-garde russe contre l'Europe? Voilà ce qu'on se demande. Mais, dans ce cas, pourquoi les grandes puissances n'interviennent-elles pas d'une part entre les Maghyars et les Serbo-Croates, de l'autre entre les Allemands et les Slaves, comme elles sont intervenues entre Radetski et Charles-Albert?

Qu'on ne s'y trompe pas, cette question slave est bien des fois plus grave que celle d'Italie. Si l'Occident, s'obstinant à voir dans tous les Slaves des *réactionnaires*, les livre pieds et poings liés aux cabinets russe et autrichien, alors malheur à cette Europe libre qui, dans sa superbe indifférence, n'a que des vœux stériles à offrir à l'Europe opprimée! Car l'indépendance ne peut plus être un monopole. Il faut que tous les peuples deviennent frères et égaux sous le drapeau de la liberté, ou ils le deviendront bientôt sous le knout du cosaque.

De l'esprit public en Pologne.

SON PROGRÈS SOCIAL, SES FAUSSES TENDANCES POLITIQUES.

Pendant qu'Ielatchitj attire sur lui tous les regards, et que les Slaves occidentaux le montrent de loin à l'Europe étonnée comme leur futur Washington, que devient la Pologne? Cet héroïque pays, dont tout le monde s'occupait naguère, n'inquiète plus aujourd'hui que ses amis les plus dévoués. Par suite de fausses tendances politiques, enracinées dans son histoire, la Pologne se tient aujourd'hui systématiquement éloignée du solennel théâtre où se décide, avec le destin de la race slave, l'avenir de toute l'Europe. Cet attachement aux Maghyars, qui paralyse aujourd'hui les Polonais, n'avait cependant pas empêché le congrès slave de Prague d'exprimer une ardente sympathie pour ses frères de la Vistule. Après s'être divisée en trois parlements distincts pour les trois langues et les trois nationalités polonaise, bohême et illyrienne, cette assemblée générale de tous les Slaves avait promulgué, pour son premier acte, une protestation solennelle contre le partage de la Pologne. La section bohême avait adopté cet article à l'unanimité, et la section illyrienne à une majorité notable de voix. En même temps, dans une adresse à l'empereur, les trois sections du congrès avaient exprimé ce vœu, consacré par un vote unanime, qu'il fût permis aux membres de l'émigration polonaise de venir s'établir à leur gré dans tous les pays slaves de la monarchie autrichienne.

Suivant la teneur du pacte fédéral, une position exceptionnelle était faite à la Galicie. Ce pays devait, par des délégués tirés du sein de la grande diète polonaise, conclure avec les peuples slaves de l'empire d'Autriche une alliance défensive contre les ennemis communs. De là il résultait que les Galiciens ne séparaient pas leur cause de celle de leurs compatriotes soumis à la Russie et à la Prusse : au contraire, on reconnaissait formellement la nécessité de réunir de nouveau en un seul corps les membres épars de l'ancienne république polonaise dans les limites d'avant le premier démembrement. Le congrès pensait qu'en tout état de chose l'alliance des autres Slaves ne pourrait qu'être d'un grand secours aux Polonais dans leurs luttes futures pour le recouvrement de toutes les provinces conquises par les trois puissances copartageantes. En outre, dans le cas d'un complet triomphe de la nationalité polonaise et de son émancipation du joug des empires qui l'oppriment aujourd'hui, rien ne devait l'empêcher, tout en ayant son gouvernement à part, de conserver avec les Slaves d'Autriche des rapports semblables à ceux qui relient, par exemple, les états allemands du sud avec la Prusse.

Telle était l'organisation adoptée par le congrès de Prague. Il est vrai que ce congrès s'est trouvé brusquement dissout par la force des baïonnettes, et qu'il a abouti à la mise en état de siége de toute la Bohême, par le vainqueur de l'insurrection tchekhe, le prince Windischgrätz. Mais les principes proclamés par le congrès subsistent, et demeurent la base inévitable de toute solution vraiment libératrice et populaire du problème slave, qui est, on commence enfin à s'en apercevoir, le problème de l'avenir pour l'Europe entière.

Après la dispersion violente de l'Assemblée de Prague, les délégués polonais et leurs compatriotes ruthéniens de la Galicie, ont dû retourner dans leurs foyers ; et le mouvement des Slaves du nord, un instant rabattu sur l'Autriche, a recommencé à se porter sur Pozen, Varsovie et Pétersbourg. Dans ces villes opprimées, la propagande slave ne cesse pas de contreminer avec une infatigable ardeur le travail du despotisme. Ceux des journaux qui peuvent paraître sous l'égide des libertés constitutionnelles, en Poznanie, à Léopol, à Cracovie, et jusque dans la Silésie polonaise, éclairent le peuple sur ses droits. Nous nous abstiendrons encore de citer aucun de ces nouveaux organes. Nous attendrons qu'ils prennent plus de consistance, heureux de constater au moins que tous prêchent unanimement l'abolition des derniers restes de propriété féodale, l'égalité civile de toutes les classes et une réorganisation radicale.

Le grand-duché de Pozen se remet rapidement des pertes que lui a fait subir sa guerre malheureuse avec le parti militaire et absolutiste prussien. Depuis sa réincorporation forcée à la Prusse, la Poznanie est censée jouir des mêmes droits que les provinces allemandes de la monarchie. A la vérité, les coups de bâton, appliqués par des mains teutoniques aux épaules polonaises, sont, aux yeux du général Pfuel, parfaitement constitionnels. Mais c'est précisément cet orgueil de race du Teuton, et cette hypocrite violation des libertés promises, qui rendent toute fusion des deux races impossible. Voilà ce qui détermine en Pologne une haine sans bornes contre l'Allemand et son inséparable compagnon, le Juif. Impuissants à repousser leurs oppresseurs, beaucoup de Poznaniens appellent les Russes de tous leurs vœux. Vainement les Prussiens, dans le but de se populariser, ont relâché tous leurs ôtages, et jusqu'à l'illustre Mieroslavski, qu'ils ont renvoyé comblé d'honneurs en France. Toutes ces démonstrations des démocrates prussiens en faveur de la Pologne sont suspectes, et l'on s'en détourne avec dégoût.

Les efforts patriotiques sont toutefois beaucoup plus marqués en Galicie qu'à Pozen. Si, au moment de la grande explosion européenne d'il y a six mois, les Galiciens n'ont pas montré la même ardeur révolutionnaire que les Poznaniens; en retour ils n'ont pas subi d'aussi violents échecs. Leur attitude à la fois calme et menaçante a forcé l'Autriche de leur accorder les libertés d'association, de la presse et de la parole, d'introduire la langue polonaise et le jury dans tous les tribunaux, d'abolir jusqu'au souvenir des corvées, de donner aux serfs émancipés la propriété de leurs champs, le droit électoral, l'égalité complète vis-à-vis de leurs seigneurs, et même de laisser s'organiser, dans toutes les villes et les villages de Galicie, une garde nationale armée aux frais des communes. Enfin chaque jour voit se consolider davantage l'influence du *conseil national*

(*rada narodova*), formé de vingt-deux membres, élus, il y a déjà cinq mois, à Léopol, dans une grande assemblée de toutes les classes du pays, confondues en un seuls corps. Reconnu par le cabinet de Vienne, ce comité de sûreté a établi des succursales dans toutes les villes polonaises d'Autriche. Aujourd'hui, il surveille d'un œil sévère les mille branches de l'administration. Le nouveau gouverneur général, Vaclav Zaleski, qui a succédé au comte Stadion, garde vis-à-vis du conseil national les plus grands ménagements. Les avis de ce conseil, en provoquant de justes destitutions, introduisent peu à peu dans tous les cercles, des employés indigènes et patriotes à la place des anciens bureaucrates vendus à la police de Vienne.

Encouragée par ces résultats, une partie considérable de l'émigration polonaise est aujourd'hui retournée en Galicie. Presque tout l'ancien parti du 3 mai y a suivi le prince Czartoryski. La centralisation démocratique y a également donné rendez-vous à ses amis. Toutes les forces vives de la Pologne, quelles que soient leurs couleurs, quittent peu à peu la terre d'exil, pour se concentrer sur le sol natal, où les invitent toutes les garanties constitutionnelles. Pourtant, en dépit de ces garanties, le pouvoir militaire autrichien continue encore de livrer impitoyablement à la frontière galicienne les suppliantes victimes échappées aux verges du tsar.

Quoique les progrès de l'émancipation sociale soient évidents, la réaction est donc toujours suspendue comme un glaive de Damoclès sur la malheureuse Pologne. Ce qui assombrit surtout la situation de ce beau pays, c'est la mollesse, la fluctuation d'idées, pour ne pas dire plus, de ses représentants à la grande diète de Vienne. Cette moderne *tour de Babel*, où sont parlées presque toutes les langues de l'Europe, renferme dans son sein un nombre imposant de députés galiciens, les uns de langue polonaise, les autres de langue ruthénienne. Ces derniers, la plupart popes ou paysans, s'ils n'ont pu gagner de l'influence, restent du moins dévoués à l'idée slave; mais les autres se débattent dans une horrible anarchie d'opinions. Il y a parmi eux les slavistes, qui veulent l'unité slave; il y a les *noirs et jaunes*, qui veulent le maintien de l'Autriche; il y a les démocrates purs, qui veulent la République, et qui, pour les principes sociaux, s'entendraient assez avec les Tchekhs. Mais s'agit-il de politique extérieure, ils répondent aussitôt aux députés tchekhs : *Avant tout, nous sommes Polonais!* Malheureusement, pour beaucoup d'entre eux, être Polonais à Vienne, c'est soutenir les Maghyars dans leur absurde haine du slavisme. Or, de cette façon, la Pologne perd forcément l'alliance bohême et illyrienne, pour courir après ce fantôme féodal qu'on appelle *la Hongrie*, et qui, malgré son impuissance, avait réussi quelque temps à tromper toute l'Europe. Par suite de cet attachement chevaleresque, mais malheureux, à une cause sans avenir, les Polonais s'excluent ainsi eux-mêmes de la confédération des Slaves du midi; et ils se sentent malgré eux repoussés du sud vers le nord, où les attire une autre fédération, celle, hélas! avec les Russes, qui, sous un mirage séduisant, cache pour eux la ruine et la mort.

Il est vrai que le besoin de régénération a envahi la Russie même. Emeutes de bourgeois à Pétersbourg, révoltes militaires dans les camps, jacqueries de serfs dans les provinces, remaniements continuels de cabinet, tout est là pour montrer que le trône de Romanof commence à chanceler. Les seigneurs russes et polonais se sondent mutuellement; et leur entente devient de plus en plus cordiale contre le tsarisme. Les plans de rénovation constitutionnelle de l'empire ne se disent plus timidement à l'oreille; ils se débitent, au contraire, tout haut dans les cafés, dans les théâtres et sur les places publiques. L'antique aristocratie des boyards, si longtemps courbés sous le joug des bureaucrates impériaux, relève partout la tête, et rêve de former bientôt une chambre de lords à Moscou, en remplacement du servile sénat des Romanof. Pour contre-miner les mille complots de la noblesse, le tsar se tourne vers les serfs; il leur adresse les plus séduisantes promesses; il leur fait annoncer une complète délivrance de toutes les corvées, la propriété, et même des droits civiques. En un mot, le tsar se fait socialiste vis à vis des paysans de son empire, comme faisait M. de Metternich vis à vis des paysans de la Galicie. — Evidemment une ère nouvelle s'approche à grands pas pour l'empire des autocrates.

Cependant le point de départ et le plus ardent foyer de l'incendie révolutionnaire chez les Slaves du nord, demeure toujours à Varsovie. Aussi est-ce là que le génie monarchique étale avec le plus d'éclat et prépare avec le plus de perfidie ses déceptions constitutionnelles, pour retenir des populations à demi-déchaînées, qui lui échappent quoiqu'il fasse. La promesse de Nicolas de rétablir une royauté polonaise, soit pour le duc de Leuchtenberg, soit pour une autre altesse russe au choix des *pany*, se colporte depuis trois mois de château en château, de village en village. Le grand empereur slave tient singulièrement à se montrer bonapartiste. Le mariage même du jeune Leuchtenberg paraît s'être originairement rattaché à des combinaisons panslavistes. A peine ce mariage était-il accompli, que déjà le tsar faisait circuler parmi les Slaves danubiens l'assurance qu'il désirait leur donner bientôt le jeune duc français pour monarque. Dans ces dernières années surtout, d'immenses domaines ont été successivement acquis en Hongrie et en Bohême par des agents russes, qui se disaient intendants de la maison de Leuchtenberg. Cette candidature royale est l'inévitable appât que jettent aussitôt les diplomates russes devant tout le peuple qui s'insurge. A Bukarest, à Belgrad, à Prague, à Varsovie, et dernièrement encore à Milan, c'est partout le même moyen de séduction. Les mensonges russes trouvent surtout accès dans les parties de la Pologne opprimées par l'Allemagne. Nous avons sous les yeux un manifeste, envoyé par une portion de la bourgeoisie de Cracovie à Nicolas : on y désigne l'empereur orthodoxe comme le sauveur né de la race slave, et comme la providence de l'Europe, qu'il est destiné, dit-on, à réorganiser, — sans doute à la façon d'Attila! — Voilà à quel vertige beaucoup de Polonais sont poussés par leur absence de foi dans l'idée slave, et dans sa puissante vitalité.

QUESTION HONGROISE.

De la nécessité de réunir les Slaves de Hongrie avec les Slaves d'Autriche.

La question hongroise qui préoccupe aujourd'hui toute l'Europe a été jusqu'à présent traitée dans la presse française avec une incompréhensible ignorance. On n'a pas vu qu'en Hongrie, le seul petit peuple maghyar excepté, tous les indigènes ne forment qu'un seul corps avec leurs frères d'Autriche; et que, vouloir séparer les uns d'avec les autres, comme le voudraient Kossuth et son parlement de Pest, c'est rêver une monstruosité politique, c'est aller contre la nature, contre le progrès, contre la révolution.

Faute de connaître l'état des choses, on crie à la réaction. On accuse Ielatchitj de vouloir ramener l'ancien régime, et même d'être un agent secret de la Russie. Le fond de toute cette colère est qu'Ielatchitj a refusé de ratifier la séparation de son pays d'avec l'Autriche, et son incorporation au petit état maghyar. Mais pourquoi ce refus? Voilà ce qu'on ne prend pas la peine d'approfondir. On ne soupçonne pas même pourquoi les démocrates viennois ont accepté de si bonne grâce la séparation de la Hongrie d'avec l'Autriche, et pourquoi les maghyars tiennent avec tant d'acharnement à cette séparation. Le motif, le voici :

Les Allemands de Vienne et les Magyars de Pest forment, les uns en Autriche, les autres en Hongrie, une minorité qui, par ses lumières, son organisation compacte, et

surtout la solidité de son égoïsme, parvient à maîtriser une énorme majorité de Slaves, en les parquant par petits troupeaux, isolés entre eux, et classés, comme les animaux d'une ménagerie, sous quantité de noms divers. La Bohême, la Moravie et la Slovaquie hongroise appartiennent à une seule et même nationalité; mais, pour mieux l'étouffer, les diplomates allemands et maghyars prétendent la tenir démembrée. De même les Slaves de Croatie, d'Istrie, de Carinthie et de Styrie ne forment, sous le nom d'Illyriens, qu'un seul et même peuple, mais qui se trouve scindé en deux parts, l'une sous la Hongrie, l'autre sous l'Autriche; et, à la faveur de ce partage, on était parvenu à effacer presque de la carte le nom de ce peuple antique, père primitif de tous les Slaves.

Le système du *Divide et impera* une fois tombé avec M. de Metternich, ces peuples divers ont repris leur souveraineté native. Or, la vraie souveraineté du peuple est celle que toute nation devenue majeure exerce sur elle-même, et non pas comme l'ont rêvé les Maghyars, celle qu'une race supérieure exerce sur des races vaincues. Il s'en est suivi, qu'au nom des principes d'égalité et de fraternité proclamés dans le monde par la France, chaque nation démembrée a tendu à rejoindre ses tronçons épars et à concentrer ses forces. Dès lors il devenait impossible aux Slaves d'accepter cette machiavélique séparation de la Hongrie d'avec l'Autriche, qui, en perpétuant le morcellement de leurs nationalités respectives, permettait à leurs oppresseurs de continuer de les exploiter. Pour arriver à leur but pacifiquement, les Slaves de Hongrie ont voulu envoyer leurs représentants siéger au parlement autrichien. Mais ils ont été éconduits de Vienne par les agents maghyars, unis aux démocrates allemands, qui prétendent fonder leur unité germanique et leur vicariat impérial, aux dépens de la Bohême et de l'Illyrie. Il n'y avait plus ainsi, pour les patriotes croates, qu'à cesser d'être eux-mêmes, ou à saisir *la dernière raison* des peuples comme des rois. « *Il n'y avait plus*, comme dit le manifeste d'Ielatchitj, *qu'à répondre aux placards des rues de Vienne et aux déclamations de club, par le tonnerre des canons slaves.* » Et la guerre commença.

Aujourd'hui la guerre s'achève; et les Slaves, qui en acceptant la séparation de la Hongrie et de l'Autriche, auraient continué de végéter sans représentation nationale, sous le double joug allemand et maghyar, peuvent désormais, en se réunissant tous, dominer à la fois et les Allemands d'Autriche et les Maghyars de Hongrie. Un tel plan de défense n'a rien que de légitime. Au nom de la civilisation et du progrès des races, le Maghyar et le Teuton travaillent depuis des siècles à faire entrer dans les dures têtes slavones leurs idées et leur langue. Ce sera bientôt aux Slaves d'enseigner à leurs anciens maîtres les beautés de l'idiome slavon. A chacun son tour dans l'histoire. Ainsi, en se réhabilitant successivement, toutes les races de la terre sont destinées à s'instruire, à se compléter les unes par les autres, pour s'imprégner toutes ensemble d'idées communes, qui devront amener plus tard la grande unité politique de l'Europe émancipée.

Attaques contre le Journal slave de Paris.

A peine né, le *Journal slave* de Paris rencontre déjà des contradicteurs passionnés. Les réactionnaires et les ultra-démocrates le combattent également en portant contre lui des accusations qui s'entre-détruisent. Un des derniers numéros du *Demorkata polski* nous accusait de sacrifier à l'unité slave l'indépendance de la Pologne. D'un autre côté, le parti monarchique-aristocratique, qui a ses chefs dispersés dans les chancelleries d'Autriche, ne peut nous pardonner nos tendances républicaines et françaises. Enfin, les slavistes de Pétersbourg nous reprochent amèrement de ne pas placer sous le protectorat russe tous les Slaves. Car, disent-ils, pendant que les démocrates se déchirent, que les aristocraties s'en vont et que les royautés s'éclipsent, la Russie seule, bien unie, grandit par la discorde de ses voisins et marche toujours en avant. Que peuvent donc prétendre les Slaves sans la Russie? — Ce qu'ils prétendent, les Slaves non Russes l'expriment aujourd'hui par la voix très-claire du canon sur les bords du Danube. Nous attendons que le Dieu des combats décide.

Les Panslavistes russes. — MM. Gurovski et Iablonovski.

Au milieu de la transformation générale subie par la race slave, il est naturel que la propagande moscovite ne reste pas oisive. Aussi, de temps en temps, nous arrive-t-il quelque production nouvelle de cette grande officine. Au printemps dernier, elle jetait dans le monde un nouvel et curieux ouvrage du comte Gurovski : *le Panslavisme, son histoire et ses éléments*, où l'on démontre que c'est le Russe qui *toucha le premier au sanctuaire panslave*, et que *la loi cosmique de la race* réside dans son *tsar orthodoxe*, divinement institué pour devenir *le pan univiersel*. En confirmation de cette théorie, M. Iablonovski publie aujourd'hui le premier numéro-spécimen d'une revue qu'il intitule *le Slave*, mais dont le vrai titre est *le Russe*. Dans cette revue, M. Iablonovski fait à M. Cyprien Robert l'honneur de lui écrire une lettre assez longue, où il le montre entraîné par un amour outré de la France et de la Pologne, prêchant une croisade contre la Russie, poussant à *une lutte fratricide*, et travaillant à *exclure les Russes* de la fédération slave. Toutes ces affirmations sont matériellement fausses, puisque, dans la *déclaration de principes* qui sert de bases à son journal, lui et la société qu'il a formée s'engagent positivement à *encourager les patriotes russes dans leurs généreux efforts pour briser l'autocratie*. Que MM. les Russes se mettent donc à l'œuvre; et nous leur vouerons tous, comme nous l'avons promis, nos plus ardentes sympathies. Mais que pouvons-nous faire ou dire, tant que le moujik de Moscovie continuera de représenter parmi les peuples cette statue fameuse de l'antiquité, le *Remouleur* accroupi, qui, avec un vil sourire, aiguise incessamment son glaive, pour en frapper, au signal de César, ses frères enchaînés? En passant auprès de la statue emblématique, on se détourne malgré soi, saisi de dégoût; tandis qu'on s'arrête toujours avec attendrissement devant les images qui nous reproduisent le *Gladiateur mourant* de Varsovie.

Faits divers.

Le nombre des adhésions à l'œuvre de la Société slave de Paris continue de s'augmenter, et une nouvelle liste, que nous publierons prochainement, élève déjà à 200 le nombre des signataires de son programme. Il est vrai que, forcément réduite depuis quelque temps au rôle de spectatrice passive, cette société a dû suspendre momentanément ses séances. Mais elle espère pouvoir bientôt inviter ses amis à des réunions nouvelles. En attendant, décidée à poursuivre son but à travers tous les obstacles, elle continue d'enregistrer avec reconnaissance les témoignages divers de simpathie qui peuvent lui être offerts, soit par l'adoption de sa profession de foi du 28 mars 1848, soit par une correspondance officieuse et des avis utiles.

CYPRYEN ROBERT, propriétaire-gérant.

Poissy. — Imprimerie. de G. OLIVIER.